

***Écritures autobiographiques. Entre confession et dissimulation*, sous la direction de Anne-Rachel Hermetet et Jean-Marie Paul. Presses Universitaires de Rennes, Collection « Interférences », 2010. Un vol. de 319 p.**

Vingt articles, précédés d'un Avant-propos de Jean-Marie Paul, constituent la matière du volume *Écritures autobiographiques. Entre confession et dissimulation*. Le volume ne se limite pas à l'étude de l'autobiographie, telle qu'elle a pu être définie par Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique* (1975), mais englobe différentes formes des écritures de soi telles que le journal personnel, les mémoires, les souvenirs de voyages, l'autofiction, le roman (autobiographique), l'autoportrait, la correspondance – exemples empruntés à des écrivains des deux siècles précédents. « Le problème essentiel de l'autobiographie, avertit Jean-Marie Paul dès l'Avant-propos, ne nous paraît pas de découvrir comment on l'écrit mais pourquoi on l'écrit, pourquoi l'écrivain passe à l'acte » (p. 16). Cerner les motivations de l'autobiographe ainsi que les relations complexes que l'auteur entretient avec son texte, « entre aveu et dissimulation » voire mystification, constitue donc l'axe nodal du volume. Cette problématique un peu lâche – caractéristique fréquente des volumes collectifs – se ressent dans la composition médiocrement convaincante de l'ouvrage, ordonné selon quatre parties (« Des manières de dire “je” », « Reconstruction et expositions du moi », « Les tristesses du moi », « Moi, Société et histoire »), composition qui relève plus d'une construction artificielle que d'une véritable démonstration argumentative.

L'Avant-propos, vigoureux voire polémique, remet en cause maintes propositions de Lejeune : c'est une illusion, selon Jean-Marie Paul, de voir dans les *Confessions* de Rousseau un texte matriciel ; c'est une erreur de prétendre que l'autobiographie est « un phénomène propre à l'Europe occidentale » ; la notion de « pacte autobiographique » est contestable ; la règle qui voudrait que dans un texte autobiographique auteur, narrateur et personnage principal partagent une même identité est sans cesse remise en cause par la réalité des exemples. Que les propositions de Lejeune soient discutables et discutées, pourquoi pas ? Néanmoins elles sont présentées ici de manière plus doctrinale que ne l'a jamais fait leur auteur. En outre et surtout, les thèses qui sont proposées en retour – la mélancolie comme « un des grands fils conducteurs dans l'univers de l'autobiographie » (p. 15) et le texte autobiographique comme « étrange tribunal où le réquisitoire et le plaidoyer tiennent dans le même discours » (p. 17) –, si elles ne manquent pas de pertinence, ne sont pas de nature à renouveler véritablement le paysage critique sur l'autobiographique : souvenons-nous, à propos du thème de l'autobiographie-tribunal, du bel ouvrage de Gisèle Mathieu-Castellani, *La Scène judiciaire de l'autobiographie* (PUF, 1996).

Cet ouvrage n'échappe pas tout à fait au travers de la succession de monographies (péché mignon des ouvrages collectifs ou des actes de colloque) avec la répétition fréquente d'une contribution à l'autre de certaines généralités, quasiment devenues des lieux communs de la critique sur le texte autobiographique. Néanmoins l'ouvrage a le mérite de mettre l'accent sur des textes peu ou mal connus du lecteur français. L'on peut apprécier ainsi la place accordée aux auteurs de langue allemande : les trois récits d'une même expérience, celle d'une enfance malheureuse par Peter Handke, l'autofiction chez Paul Nizon et son désir de « plier la vie à son écriture », l'autobiographie fragmentée, éclatée et déguisée de E.T.A. Hoffman à travers la pseudo-autobiographie d'un chat, *Le Chat Murr*, les souvenirs de voyage de Rudolf Kassner, l'épais journal de Franz Grillparzer et une série de brèves autobiographies qui expriment la conscience douloureuse d'être mal aimé, le travail sur le matériau autobiographique qui permet à l'écrivain de RDA, Hartmut Lange, « d'immoler un passé qui faisait obstacle à sa liberté intellectuelle », les deux autobiographies de Klaus Mann – *Kind dieser Zeit* et *Der Wendepunkt* –, respectivement écrites à 25 et 40 ans. L'on peut également mentionner la présence d'articles consacrés aux écrits autobiographiques de théoriciens : il en

va ainsi de l'intéressante analyse des *Mémoires intempestifs* de Georges Gusdorf, philosophe et théoricien de l'autobiographie à la position marginale dans le paysage intellectuel français – qui s'opposa avec violence, nous rappelle François Genton, à Philippe Lejeune auquel il reprochait son prétendu formalisme. Intéressante également la réflexion sur les « écritures du moi de Georg Lukács », des écrits intimes de jeunesse à l'ébauche autobiographique conçue à l'extrême fin de sa vie, menée par Raphaëlle Kabelis-Leclerc : elle se demande ce qui peut conduire un théoricien plein de défiance à l'égard du genre autobiographique et « un intellectuel engagé au parcours accidenté » à consentir à l'écriture de soi. L'on saluera enfin la pertinence d'une étude consacrée à un auteur français injustement négligé, Jean-Richard Bloch : Sophie Cœuré analyse l'évolution de l'écriture de soi chez cet essayiste communiste des années 1930, époque où l'engagement politique n'empêche pas l'expression de doutes ou de questionnements, à l'immédiat après-guerre où les essais, *Paris-Moscou* et *L'homme du communisme, portrait de Staline*, abdiquent toute dimension critique et placent « les bribes autobiographiques au service de la biographie édifiante et du récit partisan. » L'étude est suivie d'une lettre étonnante de Jean-Richard Bloch à Staline, extraite du fonds J.-R. Bloch de la Bibliothèque nationale de France.

Bien des communications nous suggèrent avec justesse que rien n'est moins facile ni immédiat que l'écriture de soi et sa publication, contrairement à ce qu'une certaine doxa prétend souvent. Ainsi ces difficultés se manifestent par les différents biais auxquels font appel les écrivains du moi et qu'explorent plusieurs contributeurs : l'expression des ambivalences et réticences de certains écrivains à l'égard de l'autobiographie assumée (Stevenson, Lukács), l'esquive du registre autobiographique auquel on préfère les jeux avec l'autofiction (Handke, Nizon) ou avec la biographie parentale (Beauvoir, Yourcenar, Roth), l'émission volontaire et affichée de ce qui pourrait relever de la confession (Sand, Kassner), l'instrumentalisation de l'écriture autobiographique mise au service du journalisme polémique et engagé (Orwell) ou du récit partisan (Bloch), le recours à des stratégies obliques (le choix du registre parodique chez Hoffmann ou d'une langue étrangère pour parler de soi comme l'ont fait Conrad, Green et Canetti), la reconstruction du vécu dont témoignent les analyses génétiques – deux exemples intéressants en sont donnés dans le volume, celui de *La Douleur* de Marguerite Duras et celui d'un étrange brouillon d'*Albertine disparue* qui a disparu de la version définitive du roman. La variété et la richesse des corpus abordés déploient ainsi spectaculairement la complexité de « l'espace autobiographique ».

Françoise SIMONET-TENANT